

Le travesti de saint Nicolas, une tradition familiale

The Saint Nicholas personification, a family tradition

Bernard Genest

Volume 18, 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1072908ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1072908ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (print)

1916-7350 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Genest, B. (2020). Le travesti de saint Nicolas, une tradition familiale. *Rabaska*, 18, 181–196. <https://doi.org/10.7202/1072908ar>

Article abstract

The cult associated with the legendary figure of Saint Nicholas originated with a saint who lived in Asia Minor and whose fame spread throughout Europe as early as the 10th century, before finally being brought to North America in the 17th century. In New York, the saint underwent a transformation during the 19th century, becoming Santa Claus. In Québec, where holiday gifts were handed out on New Year's Day, there was a time when Saint Nicholas competed with Baby Jesus as the gift giver. The popularity of the saint never caught on however, and he was finally replaced by Santa Claus during the second half of the 20th century. Drawing on both fieldwork data and his own memories, the author explains how the Saint Nicholas tradition was introduced into his family by his great-grandfather and handed down from one generation to the next until the 1950s.

Le travesti de saint Nicolas, une tradition familiale

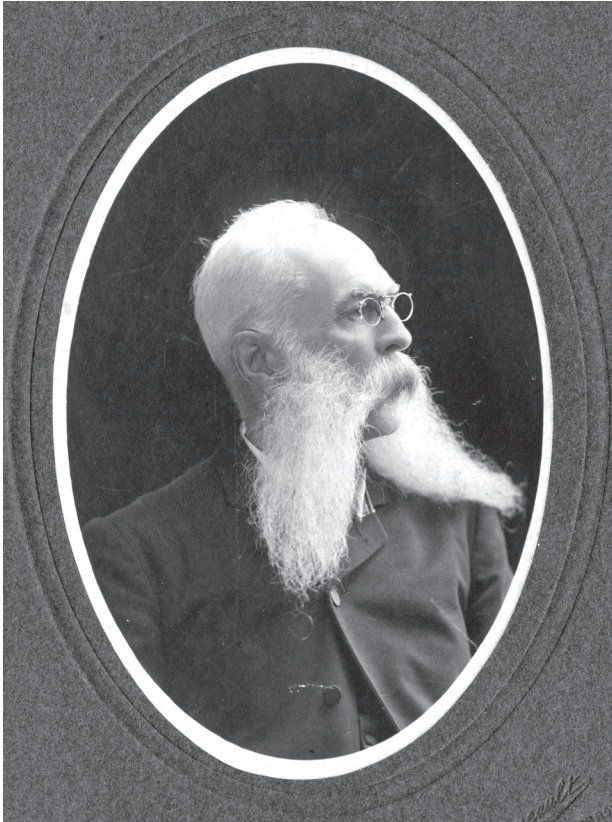
BERNARD GENEST
Société québécoise d'ethnologie

C'est en classant des vieux papiers que je suis tombé sur un travail présenté en 1966 à Madeleine Doyon-Ferland, professeur de folklore et d'ethnologie à la faculté des Lettres de l'Université Laval. Le cours portait sur « Le théâtre populaire » et j'en déduis que c'est la raison pour laquelle j'avais intitulé mon devoir : « Le Travesti de saint Nicolas ». On comprendra qu'il devait y avoir, comme au théâtre, un lien entre la pratique et sa manifestation à travers une ou des personnes interprétant un rôle. J'avais choisi une coutume du cycle des douze jours, relativement peu répandue au Québec, celle de la distribution des cadeaux aux enfants par saint Nicolas, personnage mythique que la plupart des historiens, sociologues et ethnologues, reconnaissent comme étant l'ancêtre du père Noël¹.

Mes informatrices étaient deux tantes, Rachel [1903-1995] et Fernande [1911-1994] Genest, des célibataires qui vivaient dans la résidence familiale que mes grands-parents avaient fait construire en 1890, rue Ball, à Sherbrooke. Lorsqu'elles étaient jeunes, ce n'est toutefois pas dans cette maison que se rassemblait la famille le premier de l'An, mais dans celle de leurs grands-parents, Charles-Onésime Genest [1835-1926] et Céline Roberge [1844-1921], rue Gordon. Oncles, tantes, cousins, cousines s'y rassemblaient pour recevoir la bénédiction de l'aïeul et célébrer le Nouvel An. Un des moments forts de la journée, c'était pour les petits, la venue d'un étrange personnage, non pas habillé de rouge et de blanc mais de bleu, sans doute pour ne pas le confondre avec le père Noël : saint Nicolas. C'est de cette coutume que mes tantes m'avaient entretenu, sans pour autant s'étendre sur le fait qu'elles-mêmes avaient beaucoup contribué à la maintenir vivante dans la famille. Il faut croire que la problématique de la transmission des us et coutumes ne faisait pas encore partie de la démarche d'enquête de l'ethnologue en

1. Une opinion qui n'était cependant pas partagée par Arnold Van Gennep pour qui il s'agirait plutôt « d'un folklore naissant ou vivant ». Celui-ci fait remonter l'apparition du père Noël en France à 1897 (*Manuel de folklore français contemporain*, tome 1, vol. VIII, *Cycle des douze jours : de Noël aux Rois*, rédigé par Bernadette Guichard, Paris, Éditions A. et J. Picard, 1988) comme le rappelle Martynne Perrot dans *Ethnologie de Noël, Une fête paradoxale*, Paris, Grasset, 2000, p. 41.

herbe que j'étais alors. C'est ainsi que, pour mémoire, m'est venue l'idée de compléter le témoignage de mes tantes en faisant appel à mes propres souvenirs, ceux-là remontant aux années 1945-1950. Si le lieu de la pratique s'était déplacé, la dynamique était la même que du temps de mes arrière-grands-parents.



Charles-Onésime Genest [1835-1926]

Photo A. Z. Pinsonneault, Sherbrooke, vers 1900

Collection de l'auteur

Aux sources du personnage

De l'Asie mineure à l'Europe

Rappelons d'abord l'origine du personnage. Ce dernier aurait été inspiré par Nicolas de Myre ou de Bari, né à Patare en Lycie (sud de l'actuelle Turquie) vers 270 et décédé en 345. Évêque de Myre, Nicolas était très respecté et fut l'objet d'un véritable culte après sa mort. En 1087, à l'occasion de l'invasion de la Turquie par les Maures, ses reliques furent transférées à Bari, au sud de l'Italie. La dévotion à saint Nicolas se répandit en Europe dès le x^e siècle,

probablement par l'intermédiaire des croisades. En Lorraine, une grande basilique fut édifée au xv^e siècle au sud de Nancy par René II, duc de Lorraine, à Saint-Nicolas-de-Port².

Patron des marins, des marchands, des voleurs et des prostituées, saint Nicolas est aussi celui des enfants parce qu'on lui attribue des actions charitables, dont le don d'une dot à deux jeunes filles pauvres. La légende veut qu'il ait fait des miracles, dont celui d'avoir ressuscité des enfants. En Lorraine, on raconte que l'hiver approchant, trois enfants étaient partis glaner du bois en forêt. Perdus, ils frappèrent à la porte d'une maison où il y avait de la lumière. L'homme qui leur ouvrit, un boucher, accepta de leur donner l'hospitalité pour la nuit, mais les enfants s'étant bientôt endormis, il les tua et les dépeça pour les mettre dans un grand saloir. Saint Nicolas, qui passait par là à dos d'âne, frappa à son tour à la porte du boucher qui le convia à dîner, honoré de recevoir un évêque à sa table. Lorsque son invité lui demanda du petit salé, le boucher comprit qu'il était découvert et s'en confessa. L'évêque fit alors, avec trois doigts, un signe au-dessus du tonneau de petit salé, et ressuscita les trois enfants. Quant au boucher, il l'enchaîna à son âne et le traîna partout avec lui pour le punir³. Ainsi prit naissance la légende de saint Nicolas et du père Fouettard, ce personnage malveillant qui réprimandait les enfants désobéissants. La veille de Noël, le vénérable vieillard à barbe blanche, dit-on, frappait aux portes des maisons pour distribuer des bonbons et des noix aux enfants sages, son assistant, le père Fouettard, ayant la tâche ingrate de punir les autres. La légende donna naissance à la fête qui se répandit dans un grand nombre de pays d'Europe du Nord, d'Europe centrale et d'Europe de l'Est. La fête de saint Nicolas était célébrée le 6 décembre dans les pays occidentaux et le 19 décembre en Serbie et en Russie (l'Église orthodoxe utilisant le calendrier julien).

À la fin du xvi^e siècle, alors même que la coutume gagne de nombreuses régions d'Europe, le protestantisme apparaît en Allemagne où le personnage est décrété trop papiste. Après la Réforme protestante – et la Contre-Réforme des pays catholiques –, on lui substitua l'Enfant Jésus, et la fête fut déplacée du 6 au 25 décembre. Par ailleurs, d'autres personnages surgis de l'imaginaire collectif en Europe, dont les fées et le *Weihnachtsmann* [l'Homme de Noël, devenu le Bonhomme Noël, vieillard sorti du tréfonds du passé incarnant l'esprit de l'ancêtre venu rendre visite aux vivants au moment du solstice d'hiver] vont aussi enrichir le légendaire du temps des Fêtes. Ces transferts n'éclipsent cependant pas Nicolas, toujours populaire auprès des enfants,

2. Martyne Perrot, *Ethnologie de Noël*, op. cit., p. 44.

3. Cette légende « acquit une renommée internationale » lorsque Gérard de Nerval la publia dans *Les Filles du feu*, « Chansons et légendes du Valois », 1854. Voir les paroles de la chanson dans Martyne Perrot, *Faut-il croire au Père Noël ?*, Paris, Le Cavalier Bleu, 2010, p. 141.

particulièrement dans les Pays-Bas, en Allemagne, en Autriche et en Belgique, du moins pas avant que son double, *Santa Claus* (le *Kriss Kringle* des Allemands et le *Father Christmas* des Anglais), incarnation du matérialisme américain, ne revienne sur son traîneau tiré par des rennes de son périple en Amérique, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale⁴.

Nicolas gagne l'Amérique... et se métamorphose

Quand les Hollandais fondent leur colonie sur l'île de Manhattan (Nouvelle-Néerlande, devenue New York en 1664) au XVII^e siècle, ils apportent avec eux Nicolas dans leurs bagages. Du moins est-ce la version la plus répandue de son arrivée dans le Nouveau Monde, bien que cela ne soit pas un fait établi⁵. Certains avancent toutefois que saint Nicolas – aussi patron des navigateurs – ornait parfois la proue de leurs navires. C'est dans la métropole américaine que, des années plus tard, celui-ci se métamorphose en *Santa Claus*. Dans un ouvrage publié en 1809 (*Knickerbocker's History*, une histoire romancée de New York), l'écrivain Washington Irving, faisant référence à une légende remontant au début de la colonie, décrit un personnage qui jette des cadeaux dans les cheminées. Ce personnage est une préfiguration du Santa Claus que l'illustrateur Thomas Nast⁶ rendra populaire en lui donnant les traits rondouillards d'un vieillard débonnaire à barbe blanche et en habits rouges dans le numéro du 3 janvier 1863 du *Harper's Weekly*. En humanisant le saint, Nast contribua à la création du mythe du père Noël, bonhomme jovial, tendre, affable et bon vivant, qui allait s'imposer partout en Amérique du Nord. Exploité par les publicitaires, le père Noël va rapidement supplanter le saint qui l'a fait naître. C'est ainsi qu'en 1907 l'inventeur des stylos Waterman (Lewis Edson Waterman) a la brillante idée d'associer le père Noël à sa campagne publicitaire du temps des Fêtes⁷. Puis, en 1931, c'est la compagnie Coca Cola qui s'approprie le personnage en le faisant redessiner par Haddon Sunblom⁸. Ce dernier le représente en train de boire un Coke. Coup de génie, bien que, en Amérique comme en Europe, d'autres commerçants n'aient pas attendu Coca Cola pour véhiculer l'image du bonhomme à barbe blanche, vêtements rouges ornés de fourrure blanche, pour faire la promotion de leurs produits⁹. Et c'est sans compter Norman Rockwell, l'illustrateur du *Saturday Evening Post* – et de d'autres publications populaires telles *The Country*

4. Déjà présent en Europe depuis la Première Guerre mondiale, il s'impose véritablement au milieu du siècle dernier. Martyne Perrot, *Ethnologie de Noël*, op. cit., p. 65.

5. James H. Barnett, *The American Christmas, A Study in National Culture*, New York, Macmillan Company, 1954. Cité dans Martyne Perrot, *Ethnologie de Noël*, op. cit., p. 52.

6. Jean-Pierre Guéno, *Cher Père Noël*, Paris, Téliémaque, 2012, p. 24.

7. *Ibid.*, p. 42.

8. *Ibid.*, p. 70.

9. *Ibid.*, p. 56.

Gentleman, Life – qui pendant plus de cinquante ans (1916-1960), ne manqua jamais de présenter sa propre interprétation du célèbre personnage¹⁰.

Au Québec

Traditionnellement, dans les familles francophones catholiques du Québec, c'est au jour de l'An qu'avait lieu la distribution des cadeaux comme le souligne Raymond Montpetit dans *Le Temps des Fêtes au Québec*¹¹ ou l'écrit Jean-Philippe Warren dans *Hourra pour Santa Claus !* : « Les Canadiens français n'échangent pas de présents, pas plus qu'ils ne décorent de sapin, n'envoient de cartes de vœux ou ne mangent de dinde ou de plum-pudding », le Noël d'autrefois se limitant à la messe de minuit et au réveillon¹². Au XIX^e siècle, ajoute Warren, « le jour de l'An est la célébration naturelle des Canadiens de langue française, le véritable événement de la saison hivernale¹³ ». Et ce n'était ni saint Nicolas, ni le père Noël qui, à cette occasion, gratifiait les enfants sages d'une orange ou de quelques friandises, plus rarement de jouets, mais l'Enfant Jésus (ou Petit Jésus)¹⁴. Les enfants désobéissants ou dissipés, eux, trouvaient plutôt des morceaux de charbon ou des pommes de terre dans leurs bas¹⁵. C'est par les journaux comme le *Canadian Illustrated News*, *L'Opinion publique*, *Le Samedi*, *Le Monde illustré*, *La Presse* et par les images de Noël que « les Québécois se familiarisent avec Santa Claus aussi bien qu'avec le Bonhomme Noël ou saint Nicolas¹⁶. » Comme partout ailleurs, le Québec n'échappa pas à la marchandisation de la période des Fêtes. Dans les campagnes comme dans les villes, le père Noël, avec sa livrée rouge, son bonnet et sa barbe blanche, s'implanta dans les familles en dépit des efforts du clergé pour affermir le caractère sacré de la fête de Noël. C'est ainsi qu'à Québec, la Compagnie Paquet introduisit, en 1912, un père Noël dans un placard publicitaire, tout en confiant à saint Nicolas la mission d'accueillir les enfants dans son magasin. Ce n'est pas sans avoir fait montre d'une certaine résistance que Nicolas céda finalement la place au père Noël, comme en témoigne cette initiative du Syndicat de Québec (le compétiteur de

10. Thomas S. Buechner, *The Norman Rockwell Treasury*, New York, Galahad Books, 1979.

11. Raymond Montpetit, *Le Temps des Fêtes au Québec*, Montréal, Éditions de l'Homme, 1978, p. 163.

12. Jean-Philippe Warren, *Hourra pour Santa Claus, La commercialisation des fêtes au Québec, 1885-1915*, Montréal, Boréal, 2006, p. 38.

13. *Ibid.*, p. 43.

14. Il faut noter que dans l'ouvrage de Raymond Montpetit précédemment cité, qui découle par ailleurs d'un projet de recherche du département d'histoire de l'art de l'Université du Québec à Montréal (UQÀM), le personnage de saint Nicolas est complètement absent. L'étude reposant sur le dépouillement de journaux d'époque et de récits de voyage, on doit en conclure que saint Nicolas n'était pas souvent représenté dans l'iconographie des XIX^e et XX^e siècles, ni beaucoup mentionné dans les récits de voyage.

15. Yvan Fortier, « Et Noël vient... », *Cap-aux-Diamants*, n° 24, 1991, p. 71.

16. Sylvie Blais et Pierre Lahoud, *La Fête de Noël au Québec*, Montréal, Éditions de l'Homme, 2007, p. 255.

Paquet) qui, le samedi 27 novembre 1954, organisait une parade qui partait du Palais Montcalm pour se rendre à la Place Jacques-Cartier, où la vedette était nul autre que saint Nicolas¹⁷. Comme le confirme Jean-Philippe Warren, le Québec va résister plus longtemps qu'ailleurs « à la dérive qui allait, à terme, affaiblir la fête du jour de l'An en fixant au 25 décembre ce qui, dans une société de consommation, cristallise les rapports sociaux et mobilise les désirs et les volontés de tous, à savoir l'achat de cadeaux.¹⁸ » Les années cinquante n'en marquèrent pas moins une rupture avec le passé.



**Souvenir de la visite au saint Nicolas du Syndicat de Québec
du jeune Pierre Lahoud (3 ans) et de sa sœur Lise (5 ans)**

Photo : Roger Rainville, 1954 ; collection Pierre Lahoud

17. *L'Action catholique*, 26 novembre 1954.

18. Jean-Philippe Warren, *op. cit.*, p. 47.

À Sherbrooke, ville fortement influencée par la culture anglo-saxonne

Au tournant du xx^e siècle, la culture dominante à Sherbrooke demeure anglo-saxonne en dépit du renversement des origines ethniques de la population¹⁹. Les Canadiens français y occupent une place de plus en plus importante, mais l'anglais demeure la langue des affaires. Les commerçants de la rue Wellington, principale artère commerciale de la ville, s'affichent très majoritairement en anglais seulement. Plusieurs sont Canadiens français, membres du *Board of Trade* (Chambre de commerce), mais le plus souvent la langue dominante est l'anglais. Quelques familles donnent même une consonance anglaise à leur patronyme²⁰. Il faut rappeler que Sherbrooke est une ville profondément marquée par l'héritage historique et culturel de ses pionniers d'origine américaine et par les immigrants britanniques qui ont jeté les bases de ses institutions civiles et religieuses. Sans compter la proximité des villes de Portland, Boston, New York et Montréal, là où se brassaient les affaires. À l'époque, les frontières sont beaucoup plus ouvertes qu'aujourd'hui et les échanges nombreux. Le développement du réseau ferroviaire facilitait grandement les déplacements, d'autant que Sherbrooke est une plaque tournante. Il n'en demeure pas moins qu'un petit noyau de professionnels et de commerçants, souvent issus des vieilles seigneuries du long du Saint-Laurent, restèrent fidèles à leur culture d'origine et donc à leurs valeurs et à leurs traditions. Mon arrière-grand-père, Charles-Onésime Genest, était l'un d'eux.

Le saint Nicolas transgénérationnel de la famille

Comme le rappellent Sylvie Blais et Pierre Lahoud, « Au Québec [...] saint Nicolas n'a jamais été populaire. C'est l'Enfant Jésus qui distribue les étrennes au jour de l'An²¹ ». Il en était ainsi dans la famille Genest jusqu'à ce que l'aïeul, Charles-Onésime Genest, lui substituât saint Nicolas. Selon le témoignage de mes tantes, il semble que ce soit vers 1910 que l'arrière-grand-père ait procédé à cet échange. Mes informatrices étaient trop jeunes à l'époque pour s'interroger sur la cause de cette permutation. Toutefois, compte tenu de ses engagements sociaux et politiques, il semble assez évident que l'aïeul voulait s'inscrire en faux contre l'intrusion du Santa Claus américain dans sa famille et, peut-être, amener ses concitoyens à faire de même. Homme

19. « Ce fut dans les années 1920 que se brisa le modèle de croissance de la population anglophone de Sherbrooke. » Jean-Pierre Kesteman, *Histoire de Sherbrooke*, Sherbrooke, GGC, tome 3, 2002, p. 110.

20. Tels LeChasseur devenu (*Hunt*), Faucher (*Moe*), Lefebvre (*Bean*), Poulin (*Colt*), René (*Rainy*), Chamberland (*Chamberlain*), Terrault (*Tairow*), Carbonneau (*Carbonow*), Lebrun (*Brown*), Féré (*Ferry*), Garceau (*Guilmour*). Exemples tirés de *La Tribune*, numéro souvenir du 24 juin 1916, cité dans Marc Genest, *Portraits de familles de Sherbrooke*, Rock Forest, Formatexte, tome II, 2003, p. 161.

21. Sylvie Blais et Pierre Lahoud, *op. cit.*, p. 255.

d'affaires prospère, juge de paix, président de la Saint-Vincent-de-Paul²², commissaire civil pour l'érection des paroisses du diocèse, Charles-Onésime Genest était un personnage respecté, tant dans sa communauté que dans le milieu des affaires. Originaire de Saint-Henri-de-Lauzon (aujourd'hui Saint-Henri), après ses études au Petit Séminaire de Québec (1849-1854), il entame sa carrière en 1854 avec son père, lui-même marchand, avant de s'établir à son compte à Sainte-Agathe de Lotbinière, puis à Sainte-Julie de Sommerset (aujourd'hui Laurierville). C'est en 1881, à l'invitation de l'évêque²³ qui cherchait à accroître la présence de francophones dans son diocèse, qu'il décide de se fixer à Sherbrooke, un carrefour ferroviaire en plein développement. Il y fonde avec son fils, Aristide-Joseph, la maison C. O. Genest et fils (épicerie et grains en gros) et, à Montréal, avec un autre de ses fils, Joseph-Edgar, une compagnie de courtage en grains, Genest et Genest limitée²⁴. Bien que faisant commerce en plein cœur des *Easterns Townships*, les raisons sociales de ses entreprises sont en français, de même que son papier à lettres, ses factures et ses imprimés publicitaires. Il est bilingue, bien sûr, car à Sherbrooke, à l'époque, il était impossible de faire des affaires et de participer à la vie publique sans parler la langue de la majorité. Ses activités l'amènent par ailleurs à voyager à travers le pays, en Ontario, dans l'Ouest canadien et aux États-Unis. Sa clientèle est aussi bien anglophone que francophone, mais il n'a jamais fait de concession quant au visage français de ses établissements, contrairement à plusieurs de ses compatriotes. Catholique pratiquant, il a d'excellents rapports avec les membres du clergé. Il compte d'ailleurs parmi ses proches, outre plusieurs amis, un fils²⁵, un neveu²⁶ et un petit-fils²⁷.

Il est donc forcément très sensible au discours des autorités ecclésiastiques qui considèrent que le mythe de Santa Claus détourne les fidèles du sens profond de la fête de Noël. Bien sûr, on pourrait s'interroger sur le fait qu'il

22. Sa porte, paraît-il, était « toujours ouverte aux chômeurs », une façon de dire qu'il ne refusait jamais de faire l'aumône aux pauvres, particulièrement dans le temps des Fêtes, ce qui n'est pas sans lien avec « la part du pauvre » de la tradition religieuse.

23. M^{gr} Antoine Racine, premier évêque de Sherbrooke. Il contribua à la formation d'un groupe de notables francophones capables de faire face aux Anglo-protestants, selon Jean-Pierre Kesteman, *op. cit.*, tome 2, 2001, p. 115.

24. *La Tribune*, 23 novembre 1926, p. 3.

25. Émile Genest, successivement curé de Weedon, d'Eastman et de Magog. *La Tribune*, 19 mai 1939, p. 4.

26. Oscar Genest, directeur du Petit Séminaire de Québec de 1912 à 1918, puis de 1921 à 1925. Cf. Yves Beauregard, Alyne Lebel, Jean-Marie Lebel, « Né au XIX^e siècle, le doyen du Séminaire se raconte », dans *Cap-aux-Diamants*, vol. 4, n^o 1, printemps 1988, p. 23-25.

27. En 1914, l'abbé Louis-Philippe Genest fait partie du personnel du séminaire Saint-Charles-Borromée de Sherbrooke. En 1924, il est nommé curé de la première paroisse franco-américaine de Los Angeles, Californie. Cf. A. Bélanger, *Guide officiel des Franco-Américains* [1929], cité dans Marc Genest, *op. cit.*, p. 69.

sacrifie en quelque sorte l'enfant Jésus de la crèche au profit de saint Nicolas, un personnage controversé qui au cours des siècles a perdu beaucoup de sa symbolique religieuse. C'est sans doute parce qu'il s'agissait à ses yeux d'un compromis acceptable. Ce faisant, il préservait le caractère sacré de la fête de Noël, tout en réhabilitant un personnage légendaire dont les origines, en dépit de la perte de plusieurs de ses attributs, n'en étaient pas moins religieuses, d'autant que de tous ses patronages, saint Nicolas était sans conteste celui des enfants. Il semble donc manifeste qu'il y avait dans ce choix une intention morale et politique.

Le lieu et son contexte

Nous sommes en 1910. Les festivités du jour de l'An ont lieu chez le grand-père de mes informatrices, rue Gordon, dans le quartier sud (à proximité du centre-ville), bastion de la bourgeoisie francophone. Cette bourgeoisie était constituée de marchands, de médecins, d'avocats et autres professionnels, dont les résidences se comparaient désormais avantageusement à celles de la bourgeoisie anglo-saxonne du quartier nord. Mis à part les médecins qui, le plus souvent, avaient leurs cabinets dans leurs résidences, ces notables avaient pignon sur la rue Wellington, principale artère commerciale de la ville.

Après la messe à la cathédrale et le rituel des vœux à l'évêque au palais épiscopal (où seuls les hommes avaient accès), la famille – une quarantaine de personnes représentant trois générations²⁸ – se réunissait dans le salon pour recevoir la bénédiction paternelle. Cela se faisait avec beaucoup de solennité selon mes informatrices. Tout le monde s'agenouillait devant l'aïeul pour recevoir sa bénédiction, y compris son fils Émile, curé d'Eastman. Une fois ce rituel accompli, on s'échangeait des vœux et on s'embrassait. Puis l'on passait du salon à la salle à manger. C'était « un vrai banquet composé de deux ou trois dindes de 25 livres chacune », de dire mes informatrices. Le repas avait pour fonction de raffermir l'esprit de famille en regroupant, au moins une fois l'an, tous ses membres adultes autour d'une même table présidée par l'aïeul, les enfants mangeant sur des tables montées dans un boudoir. Une domestique noire, au service de la famille depuis de nombreuses années²⁹ faisait le service.

28. La veille, paraît-il, « on avait descendu du grenier tous les berceaux ». L'épouse de Charles-Onésime ayant donné naissance à quinze enfants, il n'est pas surprenant que plusieurs des petits-enfants étaient encore en bas âge. Les membres de la famille habitant à l'extérieur de la ville, pouvaient s'installer rue Gordon pour toute la période des Fêtes.

29. Lors d'un voyage en Haïti, Charles-Onésime Genest avait « retenu » les services de cette jeune femme pour la ramener au pays. Du moins est-ce ce que raconte la tradition orale, aucun document connu ne venant confirmer l'information. Cette domestique demeura au service de la famille jusqu'à son décès.



La famille de Charles-Onésime Genest
à Sherbrooke, le 30 juin 1915
Photographe anonyme ; collection Raymond Genest

La famille de Charles-Onésime Genest cinq ans après que fut instaurée dans la famille la tradition de la distribution des cadeaux du jour de l'An par le personnage de saint Nicolas. La photo a été réalisée à l'occasion du banquet qui suivit la célébration de la première messe dite par l'abbé **Louis-Philippe Genest** (1879-1963), à Sherbrooke, le 30 juin 1915. Louis-Philippe apparaît en quatrième rangée entre son père, **Joseph-Arthur Genest** et sa mère, **Rose-Delima Dusseault**. À l'exception de quelques confrères de Louis-Philippe, ce sont ces mêmes personnes (trois générations) qui se réunissaient chez l'aïeul, rue Gordon, au jour de l'An. **Charles-Onésime** est le vieillard assis à gauche de la photo, à côté de son neveu **Oscar Genest**, directeur du Petit Séminaire de Québec. Au centre de la photo, on trouve, en première rangée, **Fernande** (1911-1994) et, derrière, en deuxième rangée, **Rachel** (1903-1995), mes informatrices de 1966. Juste au-dessus de Rachel, en troisième rangée (entre sa cousine et sa sœur Thérèse), **Alphonse** (1901-1979) qui, dans les années 1950, personnifiait saint Nicolas.

Le repas s'étirant, les plus jeunes montraient des signes d'impatience et d'excitation alors que les adultes leur répétaient que Nicolas allait bientôt arriver. L'ambiance avait quelque chose de mystérieux car les enfants voyaient bien qu'on leur dissimulait quelque chose. Il leur était formellement interdit de monter à l'étage où étaient cachés les cadeaux, sous prétexte que saint Nicolas s'y reposait, épuisé après être descendu dans toutes les cheminées

du voisinage pour y distribuer les cadeaux aux enfants. L'interdit n'était pas toujours suivi ; les plus hardis s'aventuraient dans les chambres à la recherche du vieillard. Ne le trouvant pas, ils se disaient qu'il était probablement monté sur le toit pour descendre par la cheminée, tout en se demandant, « mais qu'est-ce qu'il fait une fois rendu dans la fournaise, il doit se brûler ? »

Lorsque la cloche sonnait – celle qui servait habituellement à appeler la bonne –, c'était le signal. Nicolas descendait l'escalier sans que les enfants, réunis dans le salon, ne s'en aperçoivent. On occupait leur esprit en leur faisant chanter une chanson dont le refrain commençait par : « Le voilà Nicolas, Ah ! Ah ! Ah ! » Le vieillard à barbe blanche se présentait enfin, « s'avançant d'un pas lent, essoufflé, courbé sous le poids des ans. » Il était suivi d'un assistant qui portait un gros panier rempli de cadeaux. Une espèce de père Fouettard qui n'en portait pas le nom, que mes informatrices n'ont pas décrit, le personnage jouant un rôle secondaire à leurs yeux. Nul doute qu'à l'époque, leur attention devait se porter davantage vers l'intimidant vieillard qui, sous un masque de papier mâché, « aux traits durs, prononcés et injectés de sang », était plus effrayant que réjouissant. Il n'avait rien du saint Nicolas ou du Bonhomme Noël débonnaire de l'iconographie traditionnelle. Son costume (un vieux costume de raquetteur) était de couleur marine. Impossible de le confondre avec le costume du père Noël. Pour le reste, il ne possédait aucun des attributs du saint, à l'exception d'une canne rappelant vaguement la crosse de l'évêque Nicolas. Lorsque son assistant invitait à tour de rôle les enfants à s'asseoir sur les genoux de Nicolas, la première question que celui-ci leur posait était : « As-tu été sage cette année ? » Quel enfant oserait dire le contraire ? Mais le tyrannique personnage savait tout et ne laissait rien passer. Ce qui, le plus souvent, provoquait les larmes du malheureux enfant. Contrairement à la tradition européenne où Nicolas laissait au père Fouettard le soin de réprimander les enfants désobéissants, celui de la famille tenait en quelque sorte les deux rôles. Dans la tradition européenne, saint Nicolas avait le visage blanc pour symboliser sa bonté. Le saint Nicolas de la famille cachait plutôt celui-ci derrière un masque qui terrorisait les enfants comme si le « bon personnage » s'éclipsait derrière le « méchant ». Après avoir fait promettre à l'enfant d'être un meilleur petit garçon ou une meilleure petite fille pour la nouvelle année, Nicolas lui faisait un boniment sur l'importance de bien écouter ses parents. Comme le signalait Yvan Fortier dans un article en 1991, saint Nicolas avait une personnalité ambivalente : « [...] il reste toujours un être moralisateur qui punit l'enfant sans mérite³⁰. » Celui de la famille présentait incontestablement cette double personnalité. Avant de recevoir son cadeau, « l'enfant devait encore embrasser Nicolas sur la joue et faire

30. Yvan Fortier, *op. cit.*, p. 71.

montre d'un de ses talents, soit en récitant une comptine, soit en interprétant une chansonnette ». Chacun des enfants s'étant exécuté, le vieillard repartait en s'excusant auprès des parents de ne pas pouvoir rester plus longtemps. Il avait, prétextait-il, plusieurs autres familles à visiter.

Les cadeaux étaient de beaux cadeaux : des poupées importées d'Allemagne pour les filles et, pour les garçons, des trains, des avions ou des petites voitures de métal ou de fonte. Il est fort probable que les parents servaient d'intermédiaires pour faire savoir au grand-père – le véritable donateur – ce que leurs enfants souhaitaient avoir pour étrennes. Gaston (mon père) se souviendra toute sa vie de la belle petite locomotive que son frère Alphonse avait reçue des mains de Nicolas. Il n'avait pu résister à l'envie de l'emprunter pour la faire rouler sur la cuisinière. Les roues étant faites d'un métal à base de plomb, à son grand désespoir, elles avaient fondu : pleurs et grincement de dents ! Jour de l'An ou pas, son père l'avait fortement disputé et Nicolas – qui voyait toujours tout comme le Bon Dieu – avait sans doute déjà pris note de l'incident. Et comme on le sait, il avait la mémoire longue !

Continuité de la pratique

L'arrière-grand-père étant décédé en 1926, la fête s'était déplacée chez mon grand-père et ma grand-mère (Aristide-Joseph Genest [1867-1932] et Alice Leclerc [1873-1944]) rue Ball. Aristide étant lui-même décédé peu après, ma grand-mère et mes deux tantes célibataires³¹ avaient continué de recevoir la famille au jour de l'An : trois garçons, Alphonse, Gaston, Jean-Paul, leurs épouses et leurs enfants. La cellule familiale ne comptait à cette époque qu'une vingtaine de personnes, les autres membres célébrant dans leurs familles respectives.

De façon générale, le déroulement de la fête était le même qu'à l'époque de l'arrière-grand-père, sauf que, après le décès d'Aristide-Joseph, chacun des garçons se trouvant investi du devoir de la bénédiction paternelle vis-à-vis des siens, s'exécutait dans l'intimité de sa famille immédiate. En conséquence, la réception avait été déplacée en fin de journée et la séquence des activités un peu différente. Les invités arrivaient vers 17 h et se réunissaient dans le grand salon en attendant la visite de saint Nicolas, pendant que les tantes surveillaient la cuisson de la dinde. Les conversations allaient bon train pendant que les enfants s'impatientaient, saint Nicolas se faisant souvent attendre. Il était même parfois très en retard. Par pure coïncidence bien entendu, l'oncle Alphonse, l'aîné de la famille (celui par qui la tradition s'actualisait), était lui aussi toujours en retard. Si les enfants ne faisaient jamais le lien entre

31. Une troisième tante, Thérèse, religieuse de la congrégation des sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie de Montréal (École de musique Vincent-d'Indy) », n'était jamais présente lors des festivités du temps des Fêtes.

l'oncle et saint Nicolas, les adultes, eux, connaissaient fort bien la raison de ce retard. Lieutenant-colonel, membre du 54^e Régiment et commandant des Fusiliers de Sherbrooke de 1942 à 1946³², il était en quelque sorte en devoir le premier de l'An. Un devoir qu'il accomplissait de bonne grâce auprès de ses subalternes. C'était la coutume chez les militaires de procéder à l'échange de vœux à l'occasion du Nouvel An. Faut-il préciser, qu'au mess des officiers, c'était « bar ouvert » et que la modération n'était pas encore au goût du jour. Même si la plupart de ces militaires étaient attendus dans leurs foyers, on se doute bien que la cérémonie se prolongeait plus que nécessaire. Bien sûr, il était du devoir du commandant d'y participer, mais celui-ci avait une autre responsabilité ce jour-là : endosser le costume de saint Nicolas pour la distribution des cadeaux aux enfants. Et il n'était pas sans savoir qu'il était attendu avec impatience.

Lorsqu'enfin il se présentait chez ses sœurs par la porte arrière, celle qui donnait dans la cuisine, on le faisait discrètement descendre au sous-sol pour qu'il échange son costume d'officier pour celui de Nicolas. En l'occurrence, il s'agissait du même costume et du même masque que portait le travesti de saint Nicolas de sa propre enfance³³. Lorsqu'il remontait du sous-sol, ses sœurs se dépêchaient d'annoncer la bonne nouvelle aux enfants : « Nicolas arrive ! Nicolas est enfin arrivé ! » Adultes et enfants devaient alors chanter en chœur le fameux refrain – « Le voilà Nicolas, Ah ! Ah ! Ah ! » – dont les couplets sont tombés dans l'oubli. En fait la chanson n'avait d'autre fonction que de donner à l'oncle le temps d'atteindre le salon avant que les enfants ne découvrent d'où il venait. Lorsqu'il apparaissait dans son costume bleu sous son masque de papier mâché, traînant difficilement sa poche de jouets, l'effet était théâtral. Lorsque de sa voix forte et puissante de militaire habitué à commander, il lançait des « Oh ! Oh ! Oh ! » qui semblaient sortir de nulle part (les lèvres ne bougeant pas), les enfants étaient pétrifiés. Et lorsque que, à tour de rôle, Nicolas invitait chacun des enfants à s'asseoir sur ses genoux pour leur demander s'ils avaient été sages, ceux-ci n'étaient pas loin d'éclater en sanglots. L'inquiétant personnage était loin d'être aussi affable que le père Noël qui, du fin fond du pôle Nord, à la radio de Radio-Canada, en fin d'après-midi, interpellait chacun des enfants par leur prénom pour leur demander ce qu'ils souhaitaient recevoir comme cadeaux de Noël. Il faut dire que l'expression sévère et rigide du masque ne facilitait en rien la tâche de l'interprète ; les enfants n'y voyaient que l'empreinte d'un visage sclérosé. Et surtout, il lui arrivait de gronder les enfants. Une année, par exemple, la

32. Michel Litalien et Jean-Marie Dubois, « Lieutement-colonel Alphonse Genest, 1901-1979 », dans *Visages Estriens, Hommage à nos militaires*, Sherbrooke, Société de généalogie des Cantons-de-l'Est, vol. 1, 2019, p. 148.

33. L'origine de ce masque – comme l'objet lui-même – s'est malheureusement perdue.

petite Colette avait désobéi à ses parents. Nicolas lui avait reproché de ne pas avoir été « une bonne petite fille » et il lui avait dit qu'il ne pensait pas avoir de cadeau pour elle cette année. En fouillant dans sa grande poche, il en sorti cependant un gros paquet qui semblait avoir été oublié là. Pleine d'espoir, la petite s'était jetée sur le paquet s'empressant d'en déchirer l'emballage. Dans la boîte, elle trouva une autre boîte, puis une autre, puis une autre encore, exactement comme ces poupées russes de tailles décroissantes placées les unes à l'intérieur des autres. À chaque fois, la déception se lisait sur le visage de la pauvre enfant qui trouvait bien injuste le mauvais sort qui s'acharnait sur elle quand, dans la dernière et la plus petite des boîtes, elle trouva enfin son cadeau. Elle n'en était pas moins passée par toutes les émotions et en resta choquée, d'autant que tous les autres enfants avaient reçu deux ou trois cadeaux, tels des poupées, des figurines de plomb, des petites voitures, des camions et des véhicules militaires, des mécanos et, pour un des enfants qui aimait jouer au prêtre, tout ce qu'il fallait pour dire la messe : chasuble, étole, aube, calice, patène, ciboire. Tous ces cadeaux que distribuait Nicolas provenaient de la grande générosité des tantes Rachel et Fernande qui ne se démentit jamais. Les enfants n'en savaient rien évidemment. Après la remise des cadeaux, alors qu'ils n'avaient d'attention que pour leurs jouets, Nicolas disparaissait comme il était venu : par l'escalier de la cave. Son départ marquait le retour de l'oncle. Tout le monde s'empressait de lui reprocher son retard, de s'être trop longtemps attardé au manège militaire. Surtout, on ne lui pardonnait pas d'avoir manqué la visite de saint Nicolas et la distribution des cadeaux.

Et comme la soirée avançait, les convives étaient invités à passer à table. Les adultes prenaient place autour d'une grande table à laquelle on avait précédemment ajouté des panneaux et pour les enfants, des tables à cartes avaient été montées dans un corridor, qui servait aussi de boudoir et au fond duquel une très vieille horloge grand-père marquait le temps. Contrairement à ce qui se fait aujourd'hui dans la majorité des familles, les parents étaient servis en premier. Dans la cuisine, l'oncle Jean-Paul, le plus jeune des trois frères, dépeçait la dinde pendant que les tantes faisaient le service, car elles n'avaient pas de domestiques. En eussent-elles eu qu'elles auraient été en congé pour le temps des Fêtes. Les enfants avaient droit à leur verre de vin et les cousins plus âgés qui, pour l'occasion faisaient office de sommeliers, veillaient à les remplir. Le vin était servi dans des verres mousseline aussi fragiles que de la dentelle et il m'est personnellement arrivé d'en casser un ou deux avec mes dents. Ce qui me rendait très malheureux, autant pour le malaise que cela créait, que pour le vin répandu... et donc perdu !

Après le repas, nous passions tous au salon où la tante Fernande – une excellente pianiste qui aurait pu faire une carrière si son père ne s'y était pas opposé (parce qu'à ses yeux ce n'était pas une carrière pour une jeune fille) –

se mettait au piano, après s'être fait un peu prier pour la forme. Elle interprétait les morceaux de son répertoire préféré, les romantiques, du Chopin, du Schubert, du Brahms, du Schumann et du Chaminade, sur un piano à queue Pratte³⁴, cadeau que le grand-père lui avait offert en guise de consolation. C'est ainsi que se passait le jour de l'An dans la famille, sans autres activités que les échanges de vœux, la visite de saint Nicolas, un copieux repas arrosé de vin et, en soirée, le récital de la tante Fernande.

Le paradoxe

Si, comme on le présume, l'objectif de Charles-Onésime Genest était de redonner à la fête de Noël son sens profond en opposant au mercantilisme du père Noël la figure légendaire du saint donateur, il faut en conclure que c'est un échec. La coutume du saint Nicolas distributeur des étrennes du jour de l'An s'est effectivement maintenue au sein de la famille pendant près de cinquante ans, mais, paradoxalement, le père Noël s'y est aussi implanté.

À Montréal, rapporte Jean-Philippe Warren dans *Hourra pour Santa Claus* ³⁵, le père Noël passe deux fois : une fois le 25 décembre chez les anglophones, et une deuxième fois le 1^{er} janvier chez les francophones. Dans la famille, le paradoxe, c'est qu'au lieu de choisir entre la fête de Noël et le jour de l'An pour la distribution des cadeaux, la coutume a été d'en faire deux : une à Noël et une au jour de l'An. Ainsi, à la maison, c'est le père Noël qui apportait les cadeaux. Même si l'âtre de la cheminée était obstrué par une crèche qui en occupait l'espace, ce n'était pas là un obstacle insurmontable pour le vieillard à barbe blanche, puisque c'est lui qui disposait nos cadeaux au pied de l'arbre. De beaux cadeaux comme des trains électriques de marque *Lionel* et tous les accessoires pour les faire rouler³⁶, des autos miniatures *Dinky Toys*, des soldats de plomb et des marionnettes à fils *Pelham*. Ma mère déposait sur une petite table près du foyer, des beignes – faits maison bien sûr – et un verre de lait. Lorsque mes parents revenaient avec les invités de la messe de minuit pour le réveillon, ils nous réveillaient, mes frères et moi. La première chose que nous faisons, encore tout endormis et après avoir descendu l'escalier d'un pas hésitant, c'était de vérifier si les beignes avaient été mangés et le verre de lait bu... par nul autre que le père Noël bien entendu ! Par contre, chez l'oncle Jean-Paul, c'était plutôt le Petit Jésus

34. La compagnie montréalaise de pianos Pratte (1909-1923) était l'une des plus prestigieuses manufactures de pianos au Canada. Antonio Pratte est le premier concepteur de pianos à queue du Québec. Ses instruments faisaient compétition à ceux produits par les facteurs américains et européens (Christine Richard, « Pianos Pratte. Manufacture », Mémoire.mile-end.qc.ca ; site consulté le 15 décembre 2019).

35. Jean-Philippe Warren, *op. cit.*, p. 45.

36. Il y avait dans la salle de jeux tout un village miniature traversé d'un réseau de trains qui pouvaient se croiser ou changer de voies. À chaque Noël et jour de l'An, de nouveaux éléments s'ajoutaient.

qui apportait les cadeaux. Cela donnait lieu, le lendemain de Noël, à de longues discussions avec nos cousins, aucun de nous ne voulant renoncer à ses positions. Une semaine plus tard, l'unanimité se faisait pourtant autour de saint Nicolas, dont nous ne pouvions douter de la réalité puisqu'il venait en personne nous apporter nos cadeaux. Ce saint Nicolas n'avait cependant de « saint » que le nom car, pour nous les petits, le personnage n'était plus porteur d'une connotation religieuse. Au final, ce sont surtout les enfants – et les marchands de jouets – qui gagnaient à cette double distribution de cadeaux. Ce renversement des valeurs ne faisait certainement pas partie du projet de l'aïeul !